



Le Drone DE L'ANTIPRESSE

N° 72 | 26.5.2019

La fonction réelle des médias

**Hannah Arendt
et la crise de la culture**

**Grève des femmes,
un train de retard?**

**Occident-Chine,
la guerre de la high-tech**

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

A quoi les médias servent-ils, au fond?

« LES MÉDIAS ONT-ILS TOUT FAUX? » S'EST DEMANDÉ LA RTS CETTE SEMAINE, SUR LE PLATEAU D'INFRAROUGE. LA QUESTION À PREMIÈRE VUE SEMBLE FUTILE. VU DE LA RUE, OÙI, LES MÉDIAS ONT «TOUT FAUX». MAIS SI L'ON VARIE LE POINT DE VUE, LA RÉPONSE PARAÎT MOINS ÉVIDENTE.

Parmi les métiers d'aujourd'hui, celui de journaliste souffre vraisemblablement de la cote de confiance la plus basse. Économiquement, sa survie même semble menacée. En Suisse, les journaux ferment les uns après les autres. En France, les titres «de référence» ne survivent que grâce à un subventionnement massif par l'Etat.

Or, lorsqu'un pouvoir, en période de crise, injecte des centaines de millions dans une institution (d'ailleurs privée), alors même que son contribuable descend dans la rue à force de ne plus pouvoir nouer les deux bouts, c'est qu'il trouve dans cette institution une utilité concrète, non seulement une cause culturelle à défendre. La satisfaction du client, sa fidélité ou son nombre ne jouent en l'occurrence, aucun rôle. Le poids d'un organe officiel n'est pas défini par la portée de sa voix, mais par l'accréditation, généralement tacite, dont il jouit. *Libé* ou *Le Temps* sont à la fois des titres journalistiquement foutraques et économique-

ment marginaux, ils n'en donnent pas moins le ton. La voix du politburo peut n'être qu'un murmure (et elle est généralement dédaigneuse et lasse), elle ne vous flanque pas moins la chair de poule.

Les directeurs des journaux concernés s'offusqueront bien entendu de ce rapprochement historique compromettant. Ils sont indépendants, ils ne rendent de comptes à personne, ils publient des enquêtes intrépides, d'ailleurs le président ou tel ministre les a en grippe... etc. Il suffit toutefois d'établir l'organigramme *socio-économique* de leur patronat-actionnariat pour comprendre qu'il existe au-dessus des besogneux une connivence de caste à une hauteur stratosphérique que les turbulences du relief terrestre n'affectent pas^a.

^a La fonction des médias appartenant à une poignée de milliardaires dans la promotion, élection et protection de l'employé de banque logeant actuellement à l'Élysée nous en a fourni un cas d'école.

Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET/DRONE ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

A de telles altitudes, la distinction privé-public devient inopérante. Du reste, le comportement de caste des journalistes est semblable, qu'ils travaillent dans le service public ou dans le privé. Mais ce n'est pas dans les *hauteurs béantes* que l'on doit situer le débat sur la débâcle des médias. A la rigueur même, elles ne nous concernent pas. Ce qui nous concerne, en tant que citoyens, c'est leur contribution (ou leur obstruction) au bon fonctionnement de la société censément démocratique où nous vivons.

UN PEUPLE QUI NE CROIT PLUS EN RIEN... N'EST PLUS UN PEUPLE

Cette contribution, nul n'était mieux à même de la définir que Hannah Arendt, grande analyste et grand témoin de l'ère totalitaire (voir à ce sujet la remarquable série qui lui est consacrée par le Cannibale lecteur dans nos trois derniers Antipresse, 180, 181, 182). Elle le dit de manière simple et carrée dans cet entretien accordé à la *New York Review of Books* vers la fin de sa vie:

«Dès le moment où nous n'avons plus une presse libre, tout peut arriver. Ce qui permet l'avènement du totalitarisme ou de n'importe quelle autre dictature, c'est le fait que les gens ne sont pas informés: comment vous faire une opinion si vous n'êtes pas informé? Quand tout le monde vous ment en permanence, le résultat n'est pas que vous croyez ces mensonges mais que plus personne ne croit plus rien. Un peuple qui ne peut plus rien croire ne peut se faire une opinion. Il est

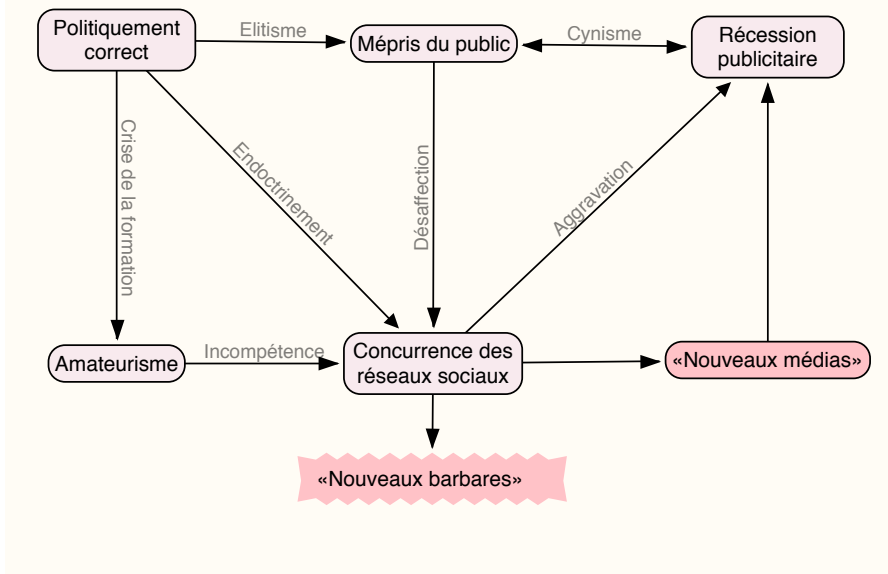
privé non seulement de sa capacité d'agir mais aussi de sa capacité de penser et de juger. Et avec un tel peuple, vous pouvez faire ce que vous voulez.»

Or pour que les gens soient informés, il faut que deux conditions au moins soient réunies: a) que l'information soit de qualité; b) que ses destinataires aient envie et/ou la possibilité de la recevoir. On peut discuter à l'infini de la question de savoir si la qualité de l'information se perd, mais il suffit — soyons francs — d'ouvrir un quelconque journal d'il y a un demi-siècle pour trancher assez rapidement ce dilemme, ne serait-ce qu'en termes de quantité de données proposées, de tenue de la langue et d'articulation des arguments. Quoi qu'il en soit, il est indiscutable que l'envie d'information provenant des canaux traditionnels, au sein du public, s'est considérablement atténuée.

Au-delà même de ces critères évidents de faillite, on peut aussi lire le syllogisme de Hannah Arendt dans un autre sens. A l'envers, l'impératif moral devient simple constat: *puisque'il n'y a pas de presse libre et que les gens ne sont pas bien informés, cela veut dire que nous ne sommes pas en démocratie.*

Si le système où nous vivons n'est pas, ou n'est plus, démocratique^a, s'il n'a pas besoin de citoyens informés mais d'une masse ignare, il se pourrait que les médias de grand chemin n'aient pas «tout faux» mais

^a Sinon sur le papier, hommage du vice à la vertu...



qu’au contraire ils soient conformes au mouvement de fond de ce temps. Désorienter le public — pour qu’il ne «croie en rien» —, et le divertir dans les deux sens du mot: l’occuper et le détourner de l’essentiel. Du gouvernement de sa propre vie. Capitalisme du désastre, encore! Merci à Naomi Klein de nous l’avoir illustré.

Comprendre la fonction objective des médias au sein de cette société complexe n’est pas l’affaire d’un billet d’humeur. J’y reviendrai la semaine prochaine en tentant de détailler un peu le tableau de causalités systémiques reliant les divers aspects de ce qui nous paraît définir leur déclin:

- Consanguinité intellectuelle

- Cercle vicieux de la dépendance publicitaire.
- Compétition dégradante avec l’information «instantanée» des réseaux sociaux.
- Effets suicidaires de la gratuité.
- Concentration aux mains de groupes financiers ou industriels.
- Complaisance vis-à-vis des pouvoirs.
- Lavage de cerveaux «politiquement correct».
- Mépris du lecteur/client.

Ce *paysage après la bataille* demanderait évidemment d’amples développements. Pour le moment, méditons un peu sur cette intrication de causes et d’effets se renforçant mutuellement depuis, environ, la fin des années soixante.

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Penser avec Hannah Arendt (3)

CONCLURE CES CHRONIQUES SUR L'ŒUVRE DE HANNAH ARENDT SANS ÉVOQUER LA RÉFLEXION QU'ELLE CONSACRA À LA *VITA CONTEMPLATIVA* NE DONNERAIT QU'UNE VISION PARTIELLE DE SA PENSÉE. MAIS AVANT D'ABORDER *LA VIE DE L'ESPRIT*, SA DERNIÈRE ŒUVRE – INACHEVÉE –, QUELQUES-UNS DE SES APPORTS À LA PHILOSOPHIE POLITIQUE MÉRITENT D'ÊTRE MENTIONNÉS.

C'est en 1961, l'année où elle se rend à Jérusalem pour assister aux premières semaines du procès d'Eichmann, que paraît *La crise de la culture*(1). Ce livre qui, plus qu'une crise de la modernité, décrit la modernité de la crise, faite d'une usure de la tradition que Arendt nomme «crise de la culture». On y retrouve son souci, pour ne pas dire son obsession, de redonner sens et actualité aux Anciens – Grecs et Romains. Constitué de huit essais, l'ouvrage est divisé en trois parties. Dans la première partie («La tradition et l'âge moderne» et «Le concept d'histoire: antique et moderne»), Arendt traite de la rupture moderne dans la tradition et du concept d'histoire venus se substituer aux concepts de la métaphysique traditionnelle. La deuxième partie aborde deux concepts politiques centraux: «Qu'est-ce que l'autorité?» et «Qu'est-ce que la liberté?». La dernière partie vise à éclairer quatre problématiques contemporaines («La crise de l'éducation», «La crise de la culture», «Vérité et politique», «La conquête de l'espace et la dimension de l'homme») en appliquant le mode de pensée mis à l'épreuve dans les deux premières

parties du livre. Laisant volontairement en suspens le problème de la vérité, l'une des grandes qualités de ce livre est qu'il a pour seul but de nous aider à comprendre *comment* penser, sans jamais chercher à nous dire *quoi* penser.

Le problème de la vérité est en revanche au cœur de *Du mensonge à la violence*(2), publié une dizaine d'années plus tard. Le point de départ en est la publication des *Pentagon Papers*(3) publiés par le *New York Times* en 1971. Partant de sa réflexion sur le mensonge d'État, Arendt poursuit en questionnant la notion de désobéissance civile – en plein essor aux États-Unis dans ces années de guerre du Vietnam – pour ensuite évoquer la violence, en prenant grand soin de définir des termes souvent utilisés mal à propos ou sans discernement: pouvoir, puissance, force, autorité et violence. Dans le domaine politique, il ne faut en particulier pas confondre pouvoir et violence: «*Le pouvoir et la violence s'opposent par leur nature même: lorsque l'un des deux prédomine de façon absolue, l'autre est éliminé. La violence se manifeste lorsque le pouvoir est menacé, mais si on la laisse se développer, elle provoquera finalement la*

disparition du pouvoir. Il en résulte que la non-violence ne devrait pas être considérée comme le contraire de la violence. Parler d'un pouvoir non-violent est une tautologie. La violence peut détruire le pouvoir, elle est parfaitement incapable de le créer. [...] Je n'entends nullement par là assimiler la violence au mal; je veux simplement indiquer qu'on ne doit pas faire dériver la violence de son contraire, le pouvoir, et que, pour bien comprendre et pouvoir définir la première, il nous faut en examiner l'origine et la nature.»

Sa philosophie de la *polis*, qui est au cœur de l'œuvre de Hannah Arendt, est d'autant plus pertinente et crédible qu'elle-même ne fut jamais «engagée» politiquement: ni socialiste, encore moins communiste, et pas même démocrate lorsqu'elle eut émigré aux États-Unis.

Quand Hannah Arendt meurt subitement, le 4 décembre 1975, elle vient de terminer la rédaction de la seconde partie de *La Vie de l'esprit*(4), sans avoir pu commencer à en rédiger la troisième et dernière. Après avoir consacré ses précédents travaux à la *polis* et à la *vita activa*, c'est à la *vita contemplativa* qu'elle consacra ses dernières années. Sans s'être jamais ouvertement posé la question de savoir si la vie de l'esprit est ou non supérieure à la vie active, c'est avec prudence et modestie que celle qui n'avait ni l'ambition ni la prétention d'être «philosophe», va aborder des problèmes aussi «terrifiants», comme elle l'écrit, que Pensée, Volonté et Jugement, les trois activités de la *vita contemplativa*.

«Jamais il [l'homme] n'est plus actif que lorsqu'il ne fait rien, jamais moins seul que dans la solitude.» Ces propos, que Cicéron attribue à Caton, amènent tout de suite des questions: «Que “fait”-on quand on ne fait que penser? Où est-on quand, alors qu'on est toujours normalement entouré d'autres êtres humains, on se retrouve en sa seule compagnie?» C'est à travers une histoire de la philosophie, et en particulier Socrate, pour qui Arendt à une affection évidente, que Arendt va développer sa pensée sur la Pensée. Socrate qui, comme Arendt, n'affirmait rien, ou si peu de choses. Deux seulement, mais de la plus haute importance, à condition de ne pas y lire le résultat d'une méditation sur la moralité: «Commettre l'injustice est pire que la subir(5)» et «Mieux vaudrait me servir d'une lyre dissonante et mal accordée, diriger un chœur mal réglé ou me trouver en désaccord ou en opposition avec tout le monde, que de l'être avec moi-même tout seul et de me contredire(6).» C'est ici qu'apparaît la notion de conscience, indissociable de la Pensée elle-même: on revient à la «banalité du mal», que Arendt expliquait comme relevant d'un «manque de pensée». La Pensée est dialogue avec soi-même – ce que Arendt nomme le «deux-en-un» – et si l'«un» manque alors il n'y a pas de dialogue, donc pas de Pensée. Et pas de conscience.

La deuxième activité mentale est le Vouloir – la Volonté –, indissociablement lié à la liberté et au libre arbitre. La faculté de Volonté était ignorée dans l'Antiquité grecque, et nombre de grands philosophes, qui



n'ont jamais mis en doute l'existence de la raison et de l'esprit, ont soutenu que la Volonté n'était qu'une illusion, un «concept artificiel», jusqu'à Nietzsche(7) appelant «la doctrine de la Volonté dans son entier la plus maudite falsification inventée à ce jour en psychologie... essentiellement dans le but de punir.» Quant au concept de liberté, il n'apparaît qu'à l'ère chrétienne: Aristote ne parle ni de liberté ni de libre arbitre. Étroitement liée au christianisme – péché et culpabilité obligent – la philosophie de la Volonté a eu pour précurseur saint Augustin. Il fallut attendre la dernière partie de l'époque moderne pour que la Volonté commence à remplacer la raison comme faculté mentale humaine la plus élevée.

Éloignée en cela de la tradition philosophique allemande, Hannah Arendt ne voulut jamais construire de «système philosophique», se contentant d'être une observatrice et une analyste qui, contrairement à d'autres philosophes du XXe siècle, ne chercha jamais à nous enseigner *quoi* penser, mais *comment* penser. Son authenticité et son honnêteté intellectuelle

dénuée de toute volonté de manipulation sont tout à son honneur.

NOTES

1. Hannah Arendt, *La crise de la culture* (1961, Gallimard, coll. «Folio essais», 2003).
2. Hannah Arendt, *Du mensonge à la violence* (1972, Pocket, coll. «Agora les classiques», 2007).
3. Que nous avons déjà évoqués dans la seconde chronique «À l'ère de la propagande 2.0» parue dans le *Drone* n° 59 du 25 février 2019.
4. Hannah Arendt, *La vie de l'esprit. La pensée. Le vouloir*, (publié à titre posthume en 1978, PUF, coll. «Quadrige», 2013), suivi d'extraits de conférences sur la philosophie politique de Kant, destinés au troisième livre, *Le juger*, qu'elle ne put écrire.
5. Démocrite reprendra quasiment mot pour mot la citation de Socrate: «Celui qui commet l'injustice est plus malheureux que celui qui la subit.»
6. On sait que ce besoin absolu d'être en accord avec lui-même lui valut une condamnation à mort prononcée par le tribunal de l'Héliée à Athènes, en -399.
7. Qui n'a jamais écrit de livre intitulé par lui-même *La volonté de puissance*, le recueil de fragments, notes et aphorismes qui porte ce titre ayant été publié à titre posthume.

ENFUMAGES par Eric Werner

Egalité de genre ou genre d'égalité?

LES COMITÉS NÉOFÉMINISTES, EN COORDINATION AVEC LES AUTORITÉS, SE MOBILISENT LE 14 JUIN PROCHAIN POUR PARALYSER LES VILLES SUISSES. LES HOMMES, CE JOUR-LÀ, DEVRONT RASER LES MURS. ON INAUGURE LA GUERRE DES SEXES. MAIS À QUELLE INIQUITÉ RÉELLE RÉPOND CETTE CAMPAGNE?

Dans la *Démocratie en Amérique*, Tocqueville dit que la passion égalitaire varie en raison inverse de l'importance des inégalités qu'elle vise à éradiquer.

Ce théorème prend place dans un chapitre consacré à la question ethnique aux Etats-Unis, mais il est aisément transposable en d'autres domaines. Il est bien connu, par exemple, que c'est quand les inégalités sociales diminuent que les gens y sont le plus sensibles. Les historiens nous disent par ailleurs que les périodes où les salaires progressent le plus sont en même temps celles où il y a le plus de grèves. D'une manière générale, quand les inégalités sont extrêmes, les protestations qu'elles suscitent sont faibles, voire inexistantes. Elles atteignent en revanche un niveau élevé quand elles sont sur le point de disparaître. On ne dit même pas ce qui se passe quand (juste retour des choses) elles commencent à s'inverser. Le niveau est alors maximum. Entre ces deux extrêmes, il y a tous les positions intermédiaires.

COMBATS D'ARRIÈRE-GARDE

Comment n'en irait-il pas de même dans les rapports hommes-femmes ?

Une «grève des femmes» est ainsi programmée pour le 14 juin prochain en Suisse. Les médias *mainstream*, qui mènent le bal, prévoient d'ores et déjà une mobilisation sans précédent. Tocqueville dirait: sans précédent ? C'est tout à fait normal, puisque, comme vous le constatez, les inégalités de genre n'ont plus aujourd'hui en Suisse qu'un caractère résiduel. Elles n'ont pas encore complètement disparu, je vous le concède. Il en subsiste encore certaines traces. Mais elles sont en voie (d'ailleurs rapide) de disparition. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que le degré de mobilisation atteigne un très haut niveau. Les victimes de discriminations ne se croient jamais à ce point discriminées que quand elles ont pour ainsi dire cessé de l'être.

En ce sens, les gens qui en appellent aujourd'hui à la «grève» pour protester contre le «patriarcat», le «mâle dominateur», etc., sont en retard d'un train. Ils veulent monter dans le train, sauf que le train est déjà passé, et même depuis longtemps. Ils ne font donc que jouer au train, jouer à monter dans le train. Ils miment maladroitement une démarche qui aurait pu (et sans doute dû) être celle de leurs grands et arrière-grands



parents, mais qui justement (et pour cause) n'a jamais été la leur. J'excepte ici une ou deux personnes de grand mérite. Il y a toujours des exceptions. Je pense en particulier à l'une de mes grands-tantes: elle, oui, a eu cette démarche. C'était une non-conformiste assumée, elle ne se préoccupait guère du qu'en dira-t-on. Le train passait, sans hésiter elle est montée dedans. Avec quelques autres, certes, mais ils n'étaient pas bien nombreux, soyons honnêtes.

Je ne sais ce que les médias de l'époque disaient des féministes, mais il n'y a pas de raison de penser que les médias d'il y a cinquante ou cent ans étaient moins opportunistes que ceux d'aujourd'hui.

On peut se voiler à soi-même à la réalité, lui substituer ses propres fantasmes, ou encore l'idéologiser. Mais si on ne fait rien de tout cela, on bute sur un certain nombre de faits. Il a vraiment bonne mine, le «patriarcat». Le patriarcat des petit boulots, peut-être? De la quête de plus en plus difficile du premier emploi? De l'accès plus difficile encore à l'autonomie (vous rêvez d'y accéder, en fait vous n'y accéderez jamais)? De la précarité généralisée (elle n'épargne aujourd'hui personne : pas plus au

haut qu'au bas de l'échelle sociale)? De l'assujettissement à l'Etat total?

Regardons par ailleurs ce qui se passe aujourd'hui dans les universités, et en amont déjà dans les écoles. Les chiffres parlent d'eux-mêmes. Pour diverses raisons (dont les moindres ne sont assurément pas les mesures de discrimination positive prises à leur intention), les filles sont aujourd'hui beaucoup plus nombreuses que les garçons à poursuivre leurs études au niveau post-obligatoire, puis universitaire. Sauf en certains secteurs très limités, la proportion d'étudiantes dans la population universitaire est très largement supérieure à celle des étudiants (58% en France, par exemple). Ce qui signifie que les élites de demain seront très largement aussi féminines. Pourquoi non? C'est en soi peut-être une bonne chose. Mais elle désigne en creux une réalité qui l'est beaucoup moins: l'actuel «effondrement scolaire des jeunes garçons»(1). Effondrement est en effet le mot qui convient. C'est un phénomène de grande ampleur, mais comme tous les phénomènes comparables, s'inscrivant en-deçà du seuil de perception. Certains spécialistes en parlent, mais leurs propos se perdent dans le vide. On n'a pas non plus tellement

l'impression que les innombrables «bureaux de l'égalité» qui prospèrent et fleurissent aujourd'hui à tous les échelons de l'administration s'en émeuvent particulièrement. Il est vrai qu'ils sont très majoritairement, sinon même, exclusivement, composés de femmes. La cause des femmes est une chose, l'égalité une autre.

LA SEXUALITÉ, UN MAL EN VOIE D'ÉRADICATION

Les deux tomes de la *Démocratie en Amérique* datent respectivement de 1835 et de 1840. Un siècle plus tard, dans les *Deux sources de la morale et de la religion*, son dernier grand livre, paru en 1932, le philosophe Henri Bergson relève: «*Toute notre civilisation est aphrodisiaque. Ici encore la science a son mot à dire, et elle le dira un jour si nettement qu'il faudra l'écouter : il n'y aura plus de plaisir à tant aimer le plaisir. La femme hâtera la venue de ce moment dans la mesure où elle voudra réellement, sincèrement, devenir l'égale de l'homme, au lieu de rester l'instrument qu'elle est encore, attendant de vibrer sous l'archet du musicien. Que la transformation s'opère: notre vie sera plus sérieuse en même temps que plus simple. Ce que la femme exige de luxe pour plaire à l'homme et, par ricochet, pour se plaire à elle-même, deviendra en grande partie inutile. Il y aura moins de gaspillage, et aussi moins d'envie*»(2).

C'est un autre angle d'approche. Bergson articule la question de l'égalité hommes-femmes à celle de la place qu'occupe le sexe dans notre société : place qu'il juge excessive. «Toute notre

civilisation est aphrodisiaque», dit-il. L'égalité hommes-femmes pourrait peut-être contribuer à la rendre moins aphrodisiaque. C'est intéressant comme remarque. Elle n'est pas forcément fausse. Il est effectivement possible que sur le long terme l'égalité de genre ait pour conséquence de rendre les êtres humains (hommes et femmes) moins captifs du sexe. On le souhaiterait pour eux en tout cas (ce serait la position chrétienne: quand Bergson dit que la place qu'occupe le sexe dans notre société est excessive, il s'inscrit dans la ligne du christianisme des origines(3)). Sauf que, pour l'instant au moins, ce n'est pas exactement ce qu'on observe.

Il est vrai que l'accès à la femme devient aujourd'hui, pour l'homme, de plus en plus difficile (et dans certains pays, même, carrément risqué. Même en boîte, cela ne se fait pas d'adresser la parole à une femme. Tout au plus y a-t-il échange de regards. Et encore. Les procureur-e-s sont très attentifs à tout cela). Cela se reflète dans la proportion croissante de célibataires et d'une manière générale de personnes vivant seules au sein de la population. Corrélativement aussi dans la baisse de la courbe des naissances. Pour autant, peut-on dire que notre civilisation soit moins «aphrodisiaque» qu'elle ne l'était autrefois? L'explosion actuelle de la pornographie sur Internet introduit déjà un doute. Il y aurait lieu également de parler de l'homosexualité. A certains égards, l'homosexualité joue aujourd'hui un rôle de «deuxième navigation» (pour reprendre une

expression platonicienne). C'est une sexualité de recours (encouragée, d'ailleurs, par l'Etat). Beaucoup d'homosexuels actuels sont en fait des hétérosexuels «empêchés».

Bref, je demande à voir. Quand Bergson dit que le sexe nous complique la vie, on ne saurait que lui donner raison. Il nous la complique même passablement. Je ne suis pas sûr en revanche que l'égalité de genre contribue beaucoup, quant à elle, à la simplifier. C'est juste une opinion.

SUR CES MOTS par Arnaud Dotézac

Les grands médias ont-ils tout faux?

Donneraient-ils de *fausses* réponses, comme à l'école? Mais leur rôle n'est-il point plutôt de poser les bonnes questions?

C'est là qu'est leur *faux-pas*: ne pouvant tenir, par métier, la *fausse promesse* d'un réel «objectif», ils en *faussent* le jeu, par conviction.

Ils auront beau se *défausser* de toute allégeance politique, une telle fiction finit un *jour faillant* par les prendre en *défaut*. Qu'ils jouent de *faux-semblants* n'en fait pas pour autant des *faux-jetons*. C'est sans *fausse modestie* qu'ils se plaisent au jeu des *porte-à-faux*. Mais choisit-on de, contre eux, *s'inscrire en faux*, tels d'anciens *fausseurs*, qu'on est assuré d'un *faux-feu*. Car les grands médias ne jouent plus les juges du *faux* et du vrai mais du «*fake*». Un faux-ami venant du vieux norrois *fága* pour «poli, brillant, clinquant», d'où le sens figuré de «pacotille, artificiel». Un champ sémantique néanmoins relié au «*faux*» par la morale.

Dès lors que les grands médias ne sont plus garants que du brillant bon ton, c'est au nom de leur morale qu'ils atournent les

1. J'emprunte cette expression à Marcel Gauchet (cité in *Tribune de Genève*, 7-8 juillet 2018, p. 11).

2. Henri Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Genève, Editions Albert Skira, 1945, p. 289.

3. «La mutation anthropologique chrétienne est une totalité (...) : chasteté, féminisme, monogamie absolue, exogamie radicale, marchent de conserve.» (Emmanuel Todd, *Où en sommes-nous ? Une esquisse de l'histoire humaine*, Seuil, 2017, p. 130).

causes et détournent les sens. Tel est justement le sens originel du *faux*: de l'indo-européen commun **ghuel-* (« tourner, détourner»), qui donnera le grec ancien *φῆλος*, *phêlos* (« tricheur»), puis le latin *falsus*, via *fallere* (« tromper»). Mais dans la forme *σφάλω sfallo* c'est aussi «faire trébucher», «tomber», un sens que l'on retrouve dans l'anglais *to fall*, via le latin *fallo* qui donne *faillir* et *falloir*. Pour le dictionnaire Bailly, ce sens de «faire tomber» s'entend aussi de «faire échouer», d'où également «induire en erreur», «tromper».

Nous voilà bien dans la morale dogmatique: *être dans le faux*, c'est se détourner d'une voie droite au point de chuter dans l'erreur. Les grands médias ne sauraient mieux dire, eux qui se sentent *infaillibles*, dès lors qu'ils font *ce qu'il faut*?

Mais ce serait oublier que *faillir* et *falloir* sont synonymes comme «manquements». Le proverbe leur rappelle: «Au bout de l'aune, *faut* le drap». Les grands médias aussi, auront une fin, *faute* de vrai.

AUTOBUS ÉLECTRIQUES
À SHENZHEN (PHOTO SD)



Passager clandestin

Laurent Schiaparelli: Occident-Chine, les batailles perdues de la high-tech

LES BRÈCHES CHINOISES SE MULTIPLIENT DANS LE MONOPOLE AMÉRICAIN DES TECHNOLOGIES DU FUTUR! À L'AVANT-GARDE DANS LES DOMAINES DE LA «MOBILITÉ PROPRE» ET DE LA 5G, LA CHINE RENCONTRE DES RÉSISTANCES, SURTOUT AMÉRICAINES, MAIS AUSSI EUROPÉENNES. MAIS COMMENT LES CHOSSES SE PRÉSENTENT-ELLES VUES DE LÀ-BAS? LA CHINE N'Y VA-T-ELLE PAS TROP VITE, AU MÉPRIS DE LA SÉCURITÉ ET DE L'ENVIRONNEMENT? LAURENT SCHIAPARELLI EST CONSEILLER AUPRÈS DES ENTREPRISES CHINOISES ET CONNAÎT LEUR POINT DE VUE DE L'INTÉRIEUR. UNE ANALYSE DE «NOTRE HOMME À PÉKIN».

Panique sur le Potomac

Les ambitions de la Chine, énoncées dans le plan *Made In China 2025* sont simples: passer du statut caricatural d'«usine du monde» à celui d'économie de premier plan, basée sur les services, le savoir et les hautes technologies.

Depuis le début, les motivations chinoises pour devenir le leader mondial du marché du véhicule électrique sont triples: une trop grande dépendance au pétrole, une pollution atmosphérique hors de contrôle (327 millions de véhicules en circulation en Chine, 276 aux États-Unis, 69

au Japon et 46 en Allemagne) et une opportunité d'être en tête, au lieu de suivre comme à son habitude, dans le développement et la commercialisation d'une technologie de pointe.

Un autre domaine technologique stratégique, la 5G, est également dominé par la Chine, par l'intermédiaire de ses deux champions nationaux Huawei et ZTE. Huawei a développé et commencé à commercialiser les réseaux de télécommunications 5G, à l'aide de solutions intégrées allant du développement de solutions supé-

rieures à ses concurrents au financement de projets (pour les pays en développement), en passant par la pose des tours cellulaires 5G (en partenariat avec la société d'État China Tower).

Il est intéressant de noter que seule Huawei détient des brevets technologiques sur la 5G de façon significative, contrôle sa chaîne de production d'un bout à l'autre, fabrique tous les éléments nécessaires à la construction de réseaux 5G, y compris ses propres puces, et est capable de les assembler et les installer au niveau national pour un coût raisonnable.

LA TORTUE A BATTU LES LIÈVRES

Les géants américains des télécommunications tels ATT, Oracle, Verizon, Motorola, qui depuis des décennies s'étaient habitués à détenir le monopole dans le développement des systèmes de communication et d'information vendus au monde entier, ont été pris de vitesse.

Les investissements chinois dans la 5G, déjà considérables à ce jour, sont estimés à 400 milliards de dollars dans les années à venir, ayant l'effet d'un véritable tsunami technologique qui a pris tout le monde de court. Les États-Unis sont conscients d'avoir perdu la bataille, ayant sous-investi de 8 à 10 milliards de dollars par an depuis 2015.

Il ne restait donc plus aux industriels américains qu'à déplacer la concurrence du domaine technologique au domaine politique, ce en quoi ils ont réussi, en convainquant l'administration américaine que l'avance de la société chinoise Huawei dans la 5G

ne pouvait venir que de l'espionnage industriel et ne pouvait que servir des desseins forcément maléfiques du gouvernement chinois.

L'arrestation au Canada de la directrice financière de Huawei, **Meng Wanzhou**, fille du fondateur de la société, est l'illustration la plus choquante de cette méfiance américaine vis-à-vis de son concurrent chinois. C'est également la preuve que les entreprises américaines et leur gouvernement marchent main dans la main dans la préservation de leur monopole technologique, ce qu'ils reprochent justement à Huawei, l'accusant sans preuve de collusion avec le Parti communiste chinois.

INFILTRATIONS ET CONTRE-INFILTRATIONS

Les États-Unis ont également attaqué la Chine sur le terrain médiatique, par une inversion accusatoire dont ils sont devenus les spécialistes, dénonçant des «portes dérobées» présentes dans les équipements Huawei, sans apporter un début de preuve. A l'opposé, les intrusions de la NSA chez Huawei sont, elles, documentées, tout comme les portes dérobées dans les routeurs Cisco.

Les révélations d'Edward Snowden suggèrent que Huawei est plus victime que coupable. L'unité «Opérations d'infiltration sur mesure» de la NSA s'est infiltrée en 2010 dans les serveurs de la société Huawei, et lisait les courriels de la direction, tout en analysant les codes source dans les produits Huawei. Lors d'une réunion de la NSA, on fanfaronna que *«nous avons actuellement un très bon accès à l'information, et tellement de*

données que nous ne savons pas quoi en faire». Un fichier de présentation révéla également que la NSA prévoyait d'implanter ses propres «portes dérobées» dans les logiciels de Huawei. En 2014, le *New York Times*, le *Times* et Reuters révélèrent que la NSA avait pu infiltrer le siège de Huawei, surveilla tout son état-major et put analyser toute la structure des données de la société.

L'UE est un peu moins catégorique que les États-Unis dans ses dénonciations de Huawei, bien que des pays comme l'Allemagne aient indiqué songer à bannir Huawei des appels d'offres.

Nokia fait figure d'élève modèle, aussi bien aux États-Unis, qui se sont tournés vers Nokia pour un contrat de 3,5 milliards de dollars le 31 juillet dernier, qu'en Europe, où l'UE a prêté 500 millions d'euros à Nokia pour développer la 5G.

Nokia installe également la 5G en Uruguay pour le compte de l'entreprise publique uruguayenne de télécommunications Antel, dans ce qui est l'installation en Amérique latine du premier réseau commercial de 5G.

La Chine, partie au galop sur ces technologies, et sur lesquels elle jouit d'une avance confortable, pourrait avoir eu raison trop tôt, avant que ces technologies ne soient mûres ni dûment testées. En effet, des questions se posent sur l'utilité de la 5G pour le grand public, et des inquiétudes existent sur l'impact des antennes sur la santé des usagers, car leur nombre est appelé à décupler par rapport au nombre d'antennes 4G.

«La 5G n'est efficace qu'à de très courtes distances et, par conséquent,

de nombreuses nouvelles antennes seront nécessaires et la mise en œuvre de cette technologie à grande échelle se traduira par l'installation d'antennes moyennes à chaque bloc dans les zones urbaines, augmentant considérablement l'exposition obligatoire.»

DÉSASTRES ÉCOLOGIQUES EN VUE

Dans le domaine de l'automobile électrique, une fois l'effet de nouveauté passé, des points d'interrogation se multiplient également, en Chine comme partout.

Il existe plus de 95 constructeurs chinois de véhicules électriques, éparpillés dans le monde entier. Chaque province chinoise s'enorgueillit d'avoir son constructeur local de véhicules électrique, parfois deux ou trois, ce qui signifie un gaspillage gigantesque de capital, et une concurrence féroce qui va mener à des consolidations et des faillites.

Un certain nombre de ces marques chinoises, conçues en Californie ou au Nevada afin de profiter de «l'effet Tesla» (NIO, Lucid, Karma Automotive, Byton, Faraday Future) sont déjà en difficulté avant même le lancement officiel de leur premier modèle.

Les constructeurs chinois ne semblent pas partager les réticences du PDG de PSA, **Carlos Tavares**, qui avait déclaré le 12 septembre 2017, au salon automobile de Francfort (table ronde organisée lors de la première journée presse du Salon) se poser des questions sur la stratégie qui vise à tout miser sur l'électrique comme ses concurrents: d'abord parce qu'il n'y a pas de batterie européenne, et que sans un cham-

pion européen, cela signifierait le suicide de l'industrie automobile européenne, ensuite parce que l'électricité provenant d'usines alimentées au charbon, même en Europe, et les batteries ne faisant l'objet d'aucun plan de recyclage, la mobilité électrique pourrait être un désastre écologique en gestation:

«Je ne voudrais pas que dans 30 ans on découvre quelque chose qui n'est pas aussi beau que ça en a l'air, sur le recyclage des batteries, l'utilisation des matières rares de la planète, sur les émissions électromagnétiques de la batterie en situation de recharge? [...] Je m'inquiète en tant que citoyen, parce qu'en tant que constructeur automobile, je ne suis pas audible. Toute cette agitation, tout ce chaos, va se retourner contre nous parce que nous aurons pris de mauvaises décisions dans des contextes émotionnels. [...] Il n'y a pas [...] d'études d'impact, ni d'études à 360 degrés de ce que signifie une mobilité 100 % électrique.» a-t-il déclaré publiquement à ce sujet.

Si bien que la Chine pourrait, sciemment ou pas, effectuer sa mue du statut d'usine du monde à celui de laboratoire du monde.

La Chine est, bien involontairement, leader mondial dans l'extraction des terres rares utiles à la construction de batteries, extraction dont l'impact écologique est si catastrophique qu'elle a été arrêtée en Occident pour être presque totalement délocalisée en Chine.

L'absence de processus de recyclage des batteries de véhicules électriques (qui se comptent par millions en Chine si l'on additionne les deux roues aux

automobiles et aux autobus) est également une catastrophe écologique en gestation pour le premier marché mondial.

Dans le domaine des télécoms, alors que la gare de Shanghai vient d'être entièrement équipée pour la 5G, l'absence de tests publics, de principe de précaution, ou même de discussions sur l'innocuité de la 5G laisse entrevoir de potentiels scandales sanitaires, qui seront réglés, comme à l'accoutumée, après coup, au cas pas cas, et hors du champ des caméras.

La Chine pourrait ainsi avoir mis trop tôt et trop fort sur des technologies qui ne seront peut-être que des solutions intermédiaires vers autre chose (les moteurs à hydrogène par exemple, au lieu des moteurs électriques). Cela ne représente pas un problème majeur si les dirigeants et entrepreneurs chinois savent accepter un éventuel échec et rebondir vers une autre technologie avec le même enthousiasme.

L'enthousiasme et la confiance dans l'avenir sont justement ce qui anime les dirigeants de Huawei: alors que la marque est synonyme de controverse en Occident dans le domaine des télécoms, elle se lance dans une collaboration dans le domaine des véhicules électriques, avec le leader chinois de la batterie électrique, CATL (Contemporary Amperex Technology Limited), ce qui pourrait donner à Huawei une avance non pas dans un domaine stratégique, mais deux.

Et donner par la même occasion à Washington de nouvelles raisons de s'inquiéter.

■ Hong Kong, le 18 mai 2019.

TURBULENCES

BÊTISE | Les délires immunologiques de «L'Obs»

Dans son édition du 16 mai, *L'Obs* se lance dans l'immunologie et la comptabilité en publiant un reportage d'une rare bêtise, intitulé «Vivre sous le populisme». La première ligne donne le ton de ce monument de propagande foutraque: «*Une épidémie mortelle est en train de gagner le Vieux Continent. Elle a atteint la Hongrie dès 2010, puis la Pologne, l'Autriche, et l'Italie l'an dernier? Des symptômes sont apparus jusqu'en Bulgarie. Cette maladie [...] a déjà contaminé 150 millions d'Européens.*»

Vous lisez bien: 150 millions d'Européens sont contaminés, écrit *L'Obs*, même si en additionnant la totalité de la population de la Hongrie (9 millions), de la Pologne (38 millions), de l'Autriche (8 millions), de l'Italie (60 millions), et Bulgarie (7 millions), on n'arrive péniblement qu'à 122 millions! Signé par trois journalistes — Sarah Halifa-Legrand, Paul Laubacher, Marcelle Padovani —, l'article s'étale sur dix interminables pages.

Le pensum est toutefois sauvé par quelques traits du plus haut comique, comme ce titre: «*C'est l'habileté diabolique de ces populistes: ils n'emprisonnent pas les opposants.*» Il n'empêche que notre passage préféré (à lire à haute voix avec des amis choisis), reste le témoignage bouleversant d'Andréas Lederer, membre du Comité Helsinki en Hongrie: «*Ils parviennent ainsi à empêcher les gens de participer à la vie publique sans avoir à les jeter en prison.*»

☼ La recette du Dr Obs revient à combattre

la contamination populiste par le lavage de cerveaux. Pas sûr que cela suffise à enrayer l'épidémie...

- Un service *Éléments*.

#MEDIAS | ATS, des brèves... de comptoir!

La Poste allait-elle devenir un cheval de Troie pour la mainmise d'Amazon sur le commerce de détail en Suisse? Pourquoi leur accord était-il secret?

Enfin, on a obtenu par voie parlementaire l'examen de ce document stratégique. Une brève de l'ATS nous relate cette importante avancée avec des expressions... pour le moins triviales.

Si le conseiller national Olivier Feller a mené une bataille éreintante pour obtenir la transparence sur les relations entre le géant jaune et le grand prédateur du e-commerce, ce n'est pas par souci de l'intérêt national, mais parce qu'il avait «*une dent*» contre ce contrat!

Façon de parler? Certes, dans une cafétéria. Mais pas dans les dépêches d'une vénérable agence de presse, qui se doit d'être factuelle et précise dans chacun de ses mots. Le recours à cette expression relâchée courant dénigre aussi bien le protagoniste que l'enjeu de sa lutte.

La vénérable Agence télégraphique suisse a subi récemment une douloureuse cure d'amajgrissement. Cela n'a de toute évidence pas suffi. Avec un service d'une telle tenue, elle peut tout bonnement disparaître. On pourra toujours prendre ses nouvelles au comptoir.

Pain de méninges

LA DOULEUR MYSTIQUE DES HYPERSENSIBLES

«Un nombre croissant de personnes qui mènent une vie mentale d'une grande intensité, des personnes sensibles par nature, remarquent l'apparition de plus en plus fréquente en elles d'états mentaux de grande étrangeté... une sensation d'extase irrationnelle et muette ; ou un souffle de douleur psychique ; le sentiment qu'on leur parle de loin, du ciel ou de la mer ; une ouïe monstrueusement fine qui peut les faire frissonner au murmure des atomes ; la vision irrationnelle d'un royaume fermé, soudainement et brièvement révélé.»

- Knut Hamsun